

Anne BONHOMME



Par Philippe LEUCKX

2004

Un chant profond s'élève du cœur de cette femme qui dit, tout ensemble, les acuités et les beautés d'un réel bien ancré dans l'aujourd'hui : les arêtes du chagrin, la solitude des villes, l'exil intérieur et l'autre, l'amour dense, physique, « au corps du poème », la vie tout court, quotidienne, banale, presque triviale, forcément intime, le voyage, l'étranger en nous, en dehors de nous et toute la marginalité d'un regard, non rompu à la futilité mais en prise avec l'insolite, les à-côtés du monde...

C'est une voix prenante, haletante, vraie, ample, tactile comme les vers d'un kaléidoscope qui enregistrerait les moindres vibrations, les plus infimes séismes d'une âme marcheuse. Elle édite peu – cinq livres seulement en douze années de publications et des débuts tardifs –, mais, quels recueils ! Et quelle justesse dans la gravité !

Avec celle de Mimy Kinet, d'Agnès Henrard et de Rose-Marie François, sa poésie est sans doute l'une des plus belles et âpres de la poésie francophone de Belgique, par sa totale sincérité. Pour elle, la voix est « un reliquaire d'espérance », « une mémoire (qui) bat ». De la

«bouche» orante (premier poème du premier livre) à «l'air» de l'ultime texte du cinquième et dernier volume, c'est l'espace d'une poésie essentielle, qui ne pose pas, ne se paie pas de mots mais va, droite, exigeante, précise, vers l'expression forte du plus nu, de l'écorché, du vif dans le déroulement impassible de nos vies.

Biographie

Anne Bonhomme est née à Verviers en 1941. Elle a reçu en, 1960, le prix de poésie Nicole Houssa de l'Université de Liège.

Professeur d'histoire à Bruxelles, elle y vit depuis 1966.

Elle est rédactrice de la revue des historiens francophones de Belgique, *Histoire et enseignement*, après la disparition de *Clio*.

Elle est poète avant tout, collabore à quelques revues (*Levée d'encre*, *Cahiers Froissart*, *Le Journal des poètes*, *L'Arbre à paroles*, *RegArt*, *Les Elytres du Hanneton...*).

C'est tardivement (1992) qu'elle se lance dans la publication de ses textes.

D'une discrétion exemplaire, comme les tout grands, elle n'a pas de vie littéraire publique et laisse sa seule voix dire sa vie pour elle.

Bibliographie

- *Une histoire*, L'Arbre à paroles, Amay, 1992.
- *Urbi*, L'Arbre à paroles, Amay, 1994.
- *Variations*, L'Arbre à paroles, Amay, 1995.
- *Sans poésie*, L'Arbre à paroles, Amay, 2000.
- *Images*, L'Arbre à paroles, Amay, 2004.
- *Triptyque*, Poésie, 'Arbre à Paroles, Amay, 2006.
- *Ici-Là-bas*, Le Coudrier, Mont-Saint-Guibert, 2008.

Des textes extraits de *Une histoire* et de *Urbi* sont également parus (et commentés par André Doms) dans l'anthologie *Bruxelles poésie* d'André Doms et Georges Thinès, *L'Arbre à paroles*, Amay, 2000.

À noter

- de belles participations aux numéros thématiques de la revue *L'Arbre à paroles* : 107 «au corps du poème» et 113 «demain régnerait désert?».

À consulter

- André Romus in *Le journal des poètes*, n°6/7, d'octobre-novembre 1992, à propos de *Une histoire* : «Ah! cette voix, pour cesser de l'entendre se prolonger en moi, dites, comment faire?».
- Geneviève Bergé in *La Cité*, hebdomadaire du 15 septembre 1994, note de lecture consacrée à *Urbi* : «Tout est juste, précis, cependant qu'elle hurle, (...) avec toute la férocité qui la tenaille, les déchirements, les abandons...».

Texte et analyse

Il y a des jours où tu te dis que ta ville est grise que le charme que tu lui prêtais quelquefois s'est évanoui tu roules à grande allure dans les tunnels et tu penses que ta vie va bientôt se gâter tes phares ! la voiture commence à s'user ton courage aussi on est mercredi

tu dois encore répondre à Barros le faut-il téléphoner rue de la Joie quel nom bizarre tu dois ! les fatigues n'arrêtent pas

Ce n'est même plus de la fatigue c'est bien autre chose à la sortie du tunnel tu ralentis l'été ! il pleut mais il ne fait pas froid c'est un goût de chance perdue de bonheur à jamais passé d'inaccompli

sur la photo Robert sourit tu ne sais même plus depuis quand il est mort si l'on savait mais tu ne peux rien refaire

alors tu restes là dans ta bulle dans ta file dans ta vie qui file trop lentement non trop vite et ta ville te semble de plus en plus fanée salie épuisée et ce n'est même plus un théâtre celui de tes marches en vadrouille de tes escapades de tes amours rapides encore une heure sur le malheur de prise on devrait plus souvent s'en venger

C'est un ciel en tenaille et qui se referme attention travaux ! sur des égouts sur des lézardes sur des trous béants sur des rides les arbres aussi baissent les arbres rue Potaerdegat on les décapite, alors tu baisses le cœur tu mets le clignoteur il est si tard tu rentres.

(Tu rentres)

Ce long poème en prose est extrait du deuxième recueil de l'auteur, entièrement consacré à la ville, hommage aux villes de Bruxelles et d'ailleurs, description des rues, des rencontres, des errances et au beau titre (dû au datif latin, référence un peu ironique à l'«*urbi et orbi*» papal) : **Urbi**.

Tu rentres figure à la page 16 du livre et constitue le huitième poème titré.

Il suit, entre autres, des poèmes qui ont pour titres «Lisboa», «Bruxelles-Belgique-Côté Basilique».

Dès le titre, ce «tu», souvent utilisé dans le recueil **Urbi** et ailleurs, renvoie à l'auteur, à cette voix qui consigne, durant tout le texte, en une longue traversée du réel, dénoté (rue... panneau «attention travaux» etc), le quotidien d'un retour au domicile bruxellois, retour du boulot, retour d'une réflexion sur et autour de soi.

Ce monologue progressif et existentiel fait appel au présent le plus proche et réfère à un passé connoté plus positivement (cfr. «charme que tu lui prêtais»). Se mêlent tâches à faire, agenda où la description d'une modernité communicative intervient (téléphone...photographie) pour signaler deux hommes d'une vie, deux prénoms : **Barros**, **Robert**, unis à la fois sentimentalement et phonétiquement; sensations; sentiments; flashes; constats; activités; descriptions de décors misérabilistes, sordides (égouts...)...

Quatre parties dans cette longue élégie urbaine; quatre paragraphes d'une prose fluide, ininterrompue, non ponctuée (mis à part les deux signes de l'ultime partie), où se télescopent divers niveaux, diverses strates de la réalité: l'intérieur d'une voiture, l'intérieur d'une conscience, l'extérieur d'une ville, l'évocation du passé, le ciel, le haut, le bas, comme la psychologie, comme le trivial, l'amour suggéré, la perte, le regard, le cœur...

Cette énumération n'épuise pas les significations nombreuses qui se lèvent de toutes les parties du texte.

Nous allons donc les passer en revue.

1^{ère} strophe :

Le poème relate, non une expérience ponctuelle, datée, mais un ensemble de «jours» : l'incertitude élève cette expérience à une généralité qui renvoie le lecteur, peut-être, à sa propre expérience. Ce présent, intemporel donc, est proprement littéraire. Et cependant, ce qui vient d'être décrit relaie une réalité bien ancrée : c'est d'aujourd'hui dont parle Anne Bonhomme, d'une ville prise dans les rets de la circulation, des travaux, de la vie qui coule, du *métro-boulot-dodo*.

Les «tunnels» de Bruxelles ; l'usure de la voiture ; les diverses tâches quotidiennes prévues ; l'usure de la santé : les «fatigues».

Seule précision : un mercredi, parmi tous ces «jours» informes, «gris», d'une uniformité déprimante.

Pour énoncer ces impressions, ces regards, ces pensées, ces flashes, l'auteur recourt à une langue presque objective, et étrangement elliptique. L'écrivain se permet d'étonnants raccourcis, des ruptures de construction, des télescopages réalité-conscience : «ta vie va bientôt se gâter tes phares ! » Voilà le type même d'écriture mentale qui associe des univers totalement différents. À la notation métaphysique et prospective succède une injonction du code de la route et un rappel à l'ordre sécuritaire : pense donc à «tes phares».

Mais le rapprochement n'est pas vain ni fortuit ni manquant de subtilité : pourquoi les phares ? mais voyons ! pour éclairer ce pan de vie tournant au sombre, cette sombre désespérance qui s'insinue, qui avance, dans ce mouvement erratique d'une ville traversée.

Peu d'images poétiques mais une reprise presque du langage parlé à soi et aux autres : «tu te dis», «tu dois encore répondre», «quel nom bizarre».

Les incisives sont nombreuses («ton courage aussi» ; «le faut-il» ; «quel nom bizarre») ; des effets de reprises, de répétitions («tu dois»).

Le narrateur seul soliloque, se met à distance, joue au moraliste quotidien (cfr. les sentences : «les fatigues n'arrêtent pas»). À ce propos, cette finale annonce la suite du poème : ce sont les mots qui n'arrêtent pas, comme les voitures, la circulation, la vie, quoi !

2^e strophe :

Télescopage où se bousculent notations météo et plis du cœur !
Les formulations impersonnelles «c'est» ajoutent à la dérégulation des constats sur soi.

Tous les termes rejoignent une même approche mélancolique :
«chance perdue», «inaccompli», «rien refaire»...

3^e strophe :

Ici la deuxième personne âprement répétée scande la désespérance à coup de verbes courts et d'allitérations (en «t») qui connotent un «théâtre» de la souffrance : quinze mentions de cette consonne haletante !
Les assonances et rimes intérieures (heure – malheur) donnent un flux très prenant au poème.

Quel rythme ! Quelle bousculade de sensations dans ce retour du trafic extérieur et intime !

4^e et dernière strophe :

Les figures reviennent : les anaphores (c'est), les anacoluthes, les répétitions (sur, tu...), les ellipses, l'absence de signes de ponctuation, les télescopes d'images rapides comme des éclairs de pluie...

Cette élégie en quatre mouvements décrit avec justesse la traversée d'une ville et souligne les progrès d'une conscience apte à tout saisir, à tout voir.

Choix des textes

*« (...) je ne te veux pas libre ni conquérant ni assuré je te veux
à moi tirant mes forces de tes faiblesses jouant les débuts
et les fins moi seule de nos actes de théâtre
qu'a-t-on jusqu'ici respecté de nos sensations profondes on
a joué joué joué
je ne veux pas aller au nord ni à l'est je veux rester ici
pour compter avec toi les jours de chaleur jouir avec toi
tu parles je n'écoute pas je tends encore la bouche »*

*« une histoire tu ne sais pas où elle te mène elle n'a ni
début ni fin tu vis au milieu parfois tu t'en détaches ou
tu la tords un peu tu la voudrais si belle tu corriges tu
mens puis tu te décourages tout revient à ta vie produit de
ta mémoire de ton cœur de ta peau si dur déjà de dire tout
ce qui s'y balade
une histoire par bribes et quand elle se dit
sinueuse comme la parole
hésitante comme des chaînes qu'on hésite à briser
perdons-nous retrouvons-nous qu'importe il faut s'en délivrer... »*

*« ELLE
l'adulte corps de femme cœur de quatre ans elle qui trimbale
son âme dans un petit panier de cendres sur son front lisse
des cheveux déjà blancs depuis qu'elle sait marcher cette
douleur au ventre
SEULE
l'aube d'hiver lui ressemble... »*

« Tiens ! Tes textes sont moins noirs ! » quand le poème est lâché il vit bien de lui-même il n'a pas besoin du poète ni le poète de lui le poème peut commencer sa vraie vie mais une histoire une histoire est fragile elle s'enroule vibre respire ou se défait comme un rien s'étire ou se retire il faut suivre une histoire la refermer l'ouvrir lui donner de la laisse lui faire beaucoup de bien »

*« tu n'écoutes pas cette mère folle tu lui bouches la voie tu te bouches les oreilles tu cherches à voir ailleurs si.....
petite fille tu repoussais la grande porte des deux mains contre le vent tu t'arc-boutais tu serrais les dents tu tremblais bon Dieu ne la laisse pas t'envahir aux quatre coins de la tête elle te braille elle te ramasse le cœur des deux mains et le tord elle t'ouvre les vanes de la mort
mère folle qui m'a laissée seule à table seule gorge étouffée d'angoisse comme de nourriture seule avec tout un peuple d'objets rétifs une armée de vents contraires et des insectes sortis de tous les coins
seule
tu n'écoutes pas cette grande mère misère tu te secoues et la fais lâcher prise tu t'ébroues tu penses à l'amour à l'arbitraire poésie...
et l'on dit que les morts s'enfoncent dans les arbres elle a dû déchirer l'écorce pour revenir à toi carnivore et têtue te mettre en lambeaux
tu fais le gros dos tu laisses passer tu fais semblant de rien de chançonner de jouer de regarder du bleu tu fais (...) »*

(Extraits de *Une histoire*)

Fine moelle

Fine Fleur la solitude est une vraie pute elle se fout de l'hiver elle continue à nous sucer la moelle à nous faire goûter son enfer à nous sortir des yeux tout étalée affreuse

je t'ai rencontrée au plein de l'hiver Fine Fleur au plein milieu d'un long courant d'air tu descendais sur ce vieil escalator moi je montais tout à côté tu m'as frappée au cœur et partout ailleurs avec tes paupières à demi baissées tes cheveux fins bouclés blond foncé l'écharpe noire que tu te remettais au cou cache bien les oreilles cachant aussi les lèvres tout occupée de toi-même dure

au cœur aux tripes au désir aux bras tu es une fille comme je les aime quelquefois seule froide calme ni triste ni gaie une lame avec des yeux de glace grise qui ne s'attardent sur rien sur personne une passe je te reconnaîtrai entre mille qu'on regrette parfois de ne pas s'être offerte... »

* * *

Lisboa

On n'en guérit jamais de ne plus être ici de ne pas être là ma plaie est grande ouverte si je ferme les yeux le soleil s'en va

quand Barros reviendra si Barros revient le Sumac de Virginie devant la maison nous fera déjà de l'ombre Barros m'avait parlé de Fernando Pessoa je m'en souviens maintenant son nom est Personne disait-il

On n'en guérit jamais plus rien n'est ne sera comme avant on vit tant bien que mal plutôt mal non on n'en meurt pas on le transporte avec soi partout il n'a pas de nom il a

Anne BONHOMME - 16

*plusieurs noms C'est indistinctement le même va-et-vient de la
désespérance du chagrin*

(...)

* * *

Sur le Rossio

*Tes morts tes morts ils sont
comme ces consommateurs joyeux sur le Rossio à la terrasse de la
Suiça ils rient ils bavardent jouent de leurs fourchettes et de
leurs couteaux sirotent à petits coups leur café noir leurs yeux
captent toute la lumière et Dieu sait qu'il y en a de la lumière
sur le Rossio*

*des morts insoucians légers légers des morts qui ne te voient
même pas ils se fichent pas mal de toi ils sont loin ils se donnent
plein de petites envies de petits bonheurs de petites gâteries
loin de toi alors*

*alors pas de remords abandonne-les laisse-les à tout
jamais sur les petits pavés du Rossio au plein de leur soleil
de leur café de leurs gâteaux et barre-toi laisse-les sous les
platanes consommer leurs petits paradis leurs petites envies laisse-
les guettés par les serveurs en veste brune et or par les cireurs de
chaussures les vendeurs de billets de loterie les touristes les
pigeons laisse-les leur Rossio est si grand et barre-toi va
(...)*

(Extraits de *Urbi*)



Traverser

*Je regarde le ciel
la lune crie tous les soirs mais on n'entend
bien que soi à peine ou si peu l'autre les fenêtres sont borgnes
écrans noirs ou
linceuls sur des vies si chagrines*

*la terrasse est une rive
on ne la dépasse pas au-delà c'est le risque et tant d'autres
regards un vent qui vous soulève très improbablement on attend
il n'y a pas d'étoiles pas de voix qui s'inquiète de votre pauvre
sort plains-toi va mais une musique bat les tempes on revient
vers les lampes un soir bien ordinaire
(...)*

* * *

Itinéraires

*Nous sommes en dehors
et les arbres défilent
tu dis la route est belle
les vallées plongent
au cœur des prés de moutarde
et de trèfle
des haies s'envolent les nuages
et pourquoi ne pas s'arrêter
je suis si loin de moi plus
loin que mes prières
loin de nos yeux ouverts
nos corps tendus témoignent
du voyage
mais nos pensées*

...
tourner à gauche au feu rouge
prendre alors vers Ombret
passer le pont

(Extraits de *Variations*)



Tu me prendras dans tes bras
vieille vieille ville
et tu me consoleras de n'être pas en paix
tu étendras sur moi
tes sacs de lumière
et tu feras couler ton canal
pour qu'il pénètre
mes veines et mon esprit
à jamais
car je compte encore vivre
très longtemps
et très mal
et que les sourires égarés
de tes vieilles vieilles fenêtres
que toutes les paroles au-dehors
de tes arches et de tes boulevards
me ramènent à ton cœur.

N'ouvre pas la lampe encore
Il fait si sombre
dans nos cœurs c'est vrai
et je n'ai pas fini de nous compter
un crayon
qui gratte le papier
est-ce assez

*comment peuvent-ils écrire
sur l'air et le temps
sur l'impalpable et le silence
sur les danses des oiseaux
ces poètes-là
ils ont des mots
pour des sources bleues des nostalgies
des regards lumineux
pour des arbres penchés sur leurs âmes
et moi
moi
ici
si loin d'eux
tous les jours toutes les nuits
sur mes bouts de papier
à tirer mes mots de leur puits de boue
moi
irrémédiablement
dans l'illégalité.*

(Extraits de *Sans poésie*)



*C'est ainsi
par intermittences
que notre mort parfois
s'invite
elle s'assied
au bout de la table
et tout
autour de nous
s'étrangle
ou se dissout
elle nous contemple*

Anne BONHOMME - 20

*Faut-il encore écrire
et n'est-ce pas assez
qu'est mon encre
contre le sang
que sont mes mots
contre leurs yeux
béants à la mort
visez la base des flammes
et tirez
tirez la gâchette
visez
tirez visiez
un enfant tresse des
sandales
des rubans trempent
dans l'indigo
le soleil
a repris sa place*

(Extraits de *Images*)



Suggestions d'activités

1. Comparer les textes extraits de *Variations* et de *Sans poésie* : montrer la récurrence des formes (le «tu » omniprésent) et des thèmes.
2. À propos de *Fine moelle* : analyser la marginalité du passage, la pudeur dans la description de la femme, la distance prise par rapport à la réalité (le passage du «il» ou «tu », par exemple).
3. Développer le sujet suivant : la poésie d'Anne Bonhomme est une poésie du regard et de la perception sensible. Montrez-le à l'aide de cinq textes de l'anthologie.
4. Analyser le dernier poème de l'anthologie : montrer que son écriture relaie bien le thème exploité.

Synthèse

1. Des titres

Des titres si brefs pour de si longs poèmes !

La sécheresse des titres dément toutefois celle du cœur ! Le cœur, ici, n'est pas seulement contenu, resserré, bridé, forcé, anéanti, il réclame, il sollicite, il constate, il appréhende, il craint...Il aime.

2. Une poésie en «je»

Poésie du «je» donc et du «tu». Pour plagier l'ami Romus, je dirais qu'Anne Bonhomme est «à tue et à toi» avec elle-même. Elle égorge l'enfant qu'elle fut, l'adulte qu'elle est pour lui faire dire, pour l'empêcher de se taire.

C'est très fort, c'est très cru, très nu.

Cette nudité est cependant aussi loin possible d'une impudeur de surface, artificielle et toc, elle est profondeur et analyse. Pour ne rien omettre d'essentiel, cette nudité a besoin d'ampleur – l'ampleur des textes – et de vérité accessible au lecteur. Ce «tu» sans cesse interpellé, c'est non seulement le destinataire naturel de ces poèmes âpres, mais encore l'initiatrice d'une analyse sans concession à partir d'elle-même.

3. Le dire-vrai du poète

Une langue du «dire-vrai», du «dire-tout» comme l'expose «Une histoire». Langue forcément introspective, naturellement portée à l'acte de l'écriture intime. Langue hautement descriptive de soi, dans un long et lent dévoilement.

Une histoire

Le premier recueil d'un auteur est toujours décisif et révélateur. S'y font entendre, une voix bien sûr, un discours aussi, une approche tout à la fois de soi et de la langue, spécifique.

Dès ce premier livre, l'âpreté de l'analyse (jamais pesante) repose sur une langue ample, très fluide, très personnelle par son absence de ponctuation, par son absence donc de contraintes.

L'auteur s'y révèle une observatrice hors pair des failles, des fragilités de l'existence. Le malaise existentiel, relationnel s'y exprime avec acuité. Et comme dans une longue analyse, les étapes, les phases de l'exploration poétique miment la progression de l'éclairage psychologique.

*

Urbi

Après l'exposition de soi, l'exploration de la ville, de l'environnement.

Hommage et constat.

La ville explose dès la première page : ville moderne, antre de la solitude, escalator mangeur anonyme de la modernité.

Ville de vie ou ville des voyages. De Bruxelles à Lisbonne, en passant par d'autres cités, la poétesse décrit avec un réalisme époustouflant la vie quotidienne dans les grandes cités modernes.

Les individus, proches ou anonymes, ne sont pas absents du tableau : rencontres fortuites, au cours de voyages, ou d'idylles, relations amicales, relations amoureuses, toute la gamme humaine est analysée avec une acuité et une vérité exceptionnelles.

*

Variations

L'odeur des séparations, des absences, des départs et des morts flotte sur ce troisième livre. L'auteur traverse de mauvaises passes et en rend compte. Le deuil que ses poèmes expriment donne lieu à toute une série de variations sur les sentiments, le monde, la ville, les autres.

L'itinéraire et la langue du poète trouvent un terrain d'excellence ; le lecteur vibre à ces émotions tendues comme un miroir des siennes.

*

Sans poésie

Sommet sans doute dans ce parcours, ce quatrième livre, le plus long jusqu'ici, une soixantaine de pages, est l'expression du doute. Est-ce encore de la poésie, selon l'auteur, cette manière de se dire, de se confier, de s'auto-analyser ?

« Sans poésie », suprême ironie ? Suprême élégance ?

Anne Bonhomme s'interroge sur son art, se met à distance de ses textes, les éclaire à distance, nous les donne à lire – ceux-ci et tous ceux qui ont précédé – dans une autre lumière.

*

Images

Dernier recueil à ce jour et subtilement articulé au précédent, ce livre propose toute une réflexion sur l'exil, l'exotisme cru et violenté, la mort récurrente. Les textes, toujours aussi longs, ont des vers plus brefs, mais toujours des enjambements qui donnent à ces poèmes fluidité, mouvement sans accroc de forme, mais pleins d'accroc de l'âme chercheuse.

Où va Anne Bonhomme, toute greffée et gavée d'images, vers quel cœur de mémoire ? Vers quelles landes ?

On admire alors le travail et sur soi et sur la langue ; s'y nichent non seulement l'authenticité mais encore la promesse que l'écriture n'est pas vaine, qu'elle est là pour répondre au désert, même s'il ne s'agit que «de petites feuilles», même si on a drôle «d'air», même si «les scènes de la vie sont (trop) rapides», même si toi lecteur «tu as perdu ta peur d'aimer».

Philippe LEUCKX

* * *